

- **L'Addiction, le péché des paumés ou le pommier des bonnes âmes ?** -

L'addiction c'est répondre à une pulsion, une urgence, comme écrire 6485 mots à la place de 5000 tout en sachant qu'on peut être mis hors-jeu ! C'est jouer sans pouvoir faire autrement avec les marges, le cadre. Une nouvelle qui en reflète la définition !

Ici je réponds plus à un besoin qu'à un choix ou une commande, je l'assume et ça fait du bien !

Ce soir 20H : repas fini après une journée de travail éprouvante, mari au sport, enfants couchés. Enfin un moment pour moi. Je monte sur mon vélo d'appartement histoire d'avancer sur place. J'allume la télé histoire de ne pas me rendre compte que je vais en chier :

« Madame, Monsieur, bonsoir, Dimanche 6 janvier 2026, bienvenu au journal de 20H.

Les nouvelles du jour : Mort du célèbre et sage réalisateur CAMÉ RON [on apprendra peut être dans quelques mois que sa vie n'était pas si parfaite qu'il trainait dans une ou deux affaires sales...] en parallèle un SDF retrouvé mort dans un caniveau des rues d'Albertville ; Visiblement des suites d'un coma éthylique et de la vague de grand froid qui traverse le pays. [Lui ne saura jamais mis en lumière, on ne sera jamais ce qu'il avait fait de bon].

Les titres :

CUISINE : Vive la journée de la galette ! Elle est attendue à cette époque ; L'amande à la carte et l'amande sous toutes ses formes

NATURE : Ras le bol de l'herbe, comment bien faire pousser son gazon

RECORD : La plus grosse prise de cocaïne recensée en France ; Nouvelle prison de haute sécurité, le nouveau QG des trafiquants ?

LES VILLES FRANÇAISES : Marseille, quartiers chauds et balles perdues.

INTERNATIONAL : New York, « The Big Apple » est ravagée par les Zombies, Fentanyl et guerre commerciale.

POLITIQUE : Personne n'a eu le nez creux, pas d'idée !

Mais pour débiter, la METEO du jour présentée par Cathy NONE» :

« Journée Blanche, poudre qui arrive le long des côtes françaises. Intempérie qui va traverser la France. Nez qui coule en prévision. Soyez prudent et prenez soin de vous ».

« Pour rappel à la suite de ces informations, ne décrochez pas de votre poste pour regarder notre numéro spécial « Addiction, le fléau du siècle » vous serez en immersion avec la police maritime qui chaque jour, avec courage bloque les vagues déferlantes de crack qui arrivent sur notre territoire et comment ces héros luttent contre le narco trafic. »

[Programme uniquement disponible aux personnes sourdes et mal voyantes]

Overdose...Overdose de cette Société addictogène. J'éteins la télé. Je réfléchis, rumine, je suis en colère. Ces faits divers me submergent d'insécurité. Je me dis l'addiction, elle nous entoure, elle nous fait vivre, vibrer, s'épanouir, et parfois se détruire... parfois on la tourne en boucle aux infos. Infos souvent anxiogènes, merci BFM ! S'en est trop pour moi car je suis prise dans cette dérive à mon niveau ; mouvement fascinant, parfois inquiétant. Je me dis que la dépendance n'est pas toujours un problème. J pense, en France, l'addiction au sport, au travail, plutôt bien vu ; mais les drogues dans ce même pays, sont vues d'un autre œil ! J repense à la voisine au bout du balcon, 69 ans, qui est à mes yeux addict à ses martinis du soir, et qui regarde d'un œil jugeant le voisin qui lui, fume le soir son joint sur la cursive. « Quel drogué, y'a plus de respect, c'est une propriété privée... Aujourd'hui le joint, ce sera quoi après, l'héroïne ?! » J me dis qu'elle se base sur ses connaissances et ses croyances. Je repense à notre gouvernement « Quoi, l'alcool une drogue ! Un petit verre de temps en temps ça fait pas de mal, faut arrêter de faire chier les Français ! ». Je souris et me demande, pourrions-nous tourner cette phrase en changeant les mots « un petit verre » par « une petite trace ». [Lecteur, Je vous laisse un temps pour vous la faire [... ...] La phrase ou la trace, à vous de voir !

« A la ligne... » !
Je pourrais entendre certains dire : « Oh non malheureux, si t'y touches tu vas devenir un camé, un drogué, un dépendant ». Juste un peu de nuance. La peur nous fait souvent fuir et amène un regard négatif et jugeant sur la « dépendance », alors qu'elle n'est parfois qu'une possibilité. Et attention, un petit conseil, ceux qui nous gouvernent mentent (gouverneMENT) et font peur. « Arrêtez votre char ! La guerre à la drogue ne doit plus être ! Faut se mettre à la page, c'est reconnu la prohibition n'a rien apporté »].

En même temps, je suis là sur mon vélo (et sans produit dopant SVP !), je me dis que la dépendance fera toujours partie de la société. Ce n'est pas dans tous les cas un choix. Eh lecteur, vous comme moi on est tous interdépendants et je crois que c'est aussi une chance. Je reconnais être dépendante aux avancées humaines, électricité, connaissances... Je n'ai pas du tout envie de revenir à la préhistoire. Allez, juste pour découvrir un champignon ou une plante magique, qui j'espère ne me fera pas mourir mais m'offrira un immense plaisir. Oh là là je m'égare ! Jadis, pas de loi pour me l'interdire. Bon, pas de loi non plus, ni de recul pour m'en protéger. Au XXIème siècle tout va très vite, il faut être beau, libre, performant, l'erreur est mal vue et quel dommage ! Même plus le droit de s'ennuyer sans paraître fainéant ! On cherche des réponses rapides, on est à la recherche de stimulations... Aujourd'hui dans ce monde je m dis que l'on fait ce que l'on peut, encore plus que ce que l'on veut. Je fais ce que je peux et je lutte contre le temps, contre la peur de vieillir, la peur d'oublier une forme d'innocence et de naïveté. Pour rester en bonne santé « Je vais manger des pommes » ! Mais pour ma santé mentale ?

Vieille, j'espère pouvoir fuir l'aigreur, la méchanceté. Je souhaite que ma douleur n'amène

pas le rejet. Au moment où je perdrai un peu plus de mon autonomie et que je deviendrai clairement dépendante, j'espère avoir la chance d'être accompagnée avec douceur et dignité.

Du coup, moi j'suis qu'une éducatrice spécialisée, qui côtoie la dépendance au quotidien. Je la côtoie au travail dans un Centre de Soin d'Accompagnement et de Prévention en Addictologie et en milieu carcéral où j'accompagne les personnes dépendantes à des drogues. A côté, dans ma vie privée, je suis pleinement heureuse (ou presque) et dépendante. Dépendante affective, j'y travaille ! Je suis dépendante de mes proches, je n' imagine pas ma vie sans eux. Je suis d'ailleurs dépendante depuis toujours. Depuis ma naissance, moi nourrisson, il fallait bien me nourrir et prendre soin de moi. Et ce n'est pas un problème tant que l'on est accompagné, entouré. Nos dépendances évoluent, elles sont en mouvements. On est même parfois le produit d'une dépendance.

Ces jours, je suis une « nouvelle » dépendante aux mots. Ça m'est déjà arrivé, quand je commence, je ne m'arrête plus. J'y pense tout le temps, je dors mal, voir pas ou d'épuisement... J'allume douze fois mon portable pour me faire des petits mémos. J'abaisse la luminosité de l'écran, histoire de ne pas réveiller mon mari. Les bzz bzz des lettres du clavier, rrrroar, comment on désactive ce truc, ça me saoule... ! Les mots m'amènent un sentiment d'urgence, mon corps se tend, ma poitrine semble sous pression, ma mâchoire se bloque, j'ai presque froid, à la limite du tremblement. J'ai envie d'avancer en avant, mon cœur, mes jambes sont presque hypotoniques, ça monte ... ça monte ... allez je me lève...je perçois presque le bruit des touches du clavier sous mes doigts qui s'enchaînent rapidement entre le bruit du congélateur et la machine à laver du voisin qui tourne pendant les heures creuses... il est trois heures du matin. Ces bruits sourds accompagnent mes pensées, ça ne me gêne pas, c'est là, c'est doux, rassurant. Ça me ramène presque dans une sorte de réalité. Non je ne vais pas allumer l'ordi, ça va mettre deux heures... je ne suis pas couchée. J'apprécie et je déteste à la fois. J'suis hors du temps, pas moyen de me concentrer sur autre chose. J'ai quelques bouts de papier qui traînent, un crayon. Merde la mine est cassée. Ohhhrr, fait chier. Je retourne le pot de crayons alors qu'il est plein à craquer et qu'il me suffirait d'en tirer un, comme on tire une clope de son paquet. En tombe gommes, trombones, élastiques, ...un futoir pas possible dans un si petit pot ; un vieux Bic mâchouillé fera l'affaire. C'est bon j'pose quelques mots, histoire de ne pas les oublier. Mon corps se dégonfle, ma respiration plus sereine, me voilà apaisée...

Dans mon métier, J'fais ça vite fait entre deux accompagnements, j'essaie de sectionner le temps pour qu'il y ait le moins d'incidences pour les personnes que j'accompagne dans la journée. Pourtant par moment c'est plus fort.

Je me suis vue dans ma voiture, après une heure de piscine où je n'avais pas eu accès à un papier. [Dans la piscine je nageais. Au fur et à mesure des allers-retours en brasse coulée, j'étais noyée d'idées. Cerveau en ébullition, un vrai jacuzzi dans ma boîte crânienne, la folie. Je

les vois mes idées qui défilent avec la crainte qu'elles m'échappent et que je ne puisse plus les retrouver. Ça aussi ça me brasse. J'active le rythme. Je ne suis pas en manque, j'ai juste peur, une peur et un besoin irrationnel de les inscrire. Dans la cabine cheveux encore mouillés, chaussettes même pas enfilées, je me vois fouiller mes petits papiers. Où sont mes notes ? Je sais que je les ais ; bien sûr toujours avec moi pour être rassurée. Je les retrouve. J'y inscris mes souvenirs de biais, juste là où il reste des petits espaces de vide à combler. Je m'appuie sur la paroi de la cabine pour les graver sur mon papier. Forcément le stylo incliné, l'encre ne veut plus couler. Bordel ! Je ne peux pas me mettre sur la tablette, celle qui verrouille les portes, elle est toute mouillée... j'fais ça à l'arrache totale, sur ma cuisse, le stylo marche à peine, les mots se gravent dans ma peau sous l'appui de l'outil. J'ai la sensation de jouer ma vie. C'est illisible, pas grave je m'y retrouverai].

Après cette aparté où je me suis égarée, je reviens à mon début de paragraphe, je ressors de la place de parking, je reprends la route pour rentrer chez moi, Je suis dans ma voiture. Je sais que je ne suis pas concentrée, pas présente au volant, mais dans un autre présent. La présence des mots me hante à nouveau. Je m'arrête au feu vert, grille un rouge. Je suis en plein dans ma dépendance, pas à côté. Il y a une confusion là. Je m'en rends compte mais je continue. C'est une route que je connais, pourtant, je me paye un dos d'âne qui me fait décoller, puis le deuxième quelques mètres après ! Je continue, je trace ma route. Ah un moment je me dis non, arrête de déconner, là les mots c'est mon LSD. Mes histoires sont « caléidoscopées », cerveau stimulé, y'a rien de concret, tout est morcelé, coloré, déjanté. Là je me rends compte qu'il faut que je me pose et que je fasse une pause. J'arrête la voiture, me fais une ligne de mes dernières idées et décide de me convaincre d'arrêter de penser. Je me dis, putain, j'étais inconsciente mais bien vivante. J'attends quelques minutes et repars.

Ouf sur mon trajet pas de Police pour me contrôler. Mes infractions n'ont heureusement pas fait de blessés. Vous imaginez « Bonjour madame, contrôle de police, pouvez vous me donner vos papiers », ah ça des papiers j'en ai, roulés, pliés, chiffonnés, des papiers brouillons, des vieux Toncars griffonnés... même un vieux papier d'aluminium d'un sandwich déchu. Heureusement qu'il n'existe pas d'éthiMOtest, j'aurai été VERB-alisée !

Je retourne chez moi, je décroche un temps, je retrouve ma famille.

Ce matin c'est dimanche, je suis seule chez moi, je reprends le temps de m'amuser sur le clavier pour donner de l'ordre à mes idées. Retour de mon fils, j'décroche pour lui. Ah mais qu'est-ce qu'il fait ? un avion d'un de mes papiers ! Pas grave, pas envie de crier, papier déjà rapporté. En plus c'est mes enfants mes priorités.

Ce même dimanche pleine nuit, enfin lundi. Mon sommeil est verrouillé, j'ai pas moyen d'y accéder. Et Merde, j'suis en pleine rechute. Ça fait quelques heures que j'ai décroché. Il est 1H46 du matin, bien 1H que je cogite... J'me lève (Touches du clavier toujours bruyantes). J'ai un léger mal de tête, j'suis fatiguée, demain c'est sûr je serai cernée. Faut que je limite les risques, dans

6H je prends la route pour aller travailler ; alors je m'autorise que quelques minutes, le temps de mettre des mots clefs. Je ressens un creux dans le ventre, comme la faim, accentuée par l'odeur des pains au chocolat de la boulangerie d'à côté en pleine cuisson (pas de résine, bien des chocolatinnes !). Je sais d'avance que même si je vais me recoucher, dans le sommeil naturellement je ne vais pas pouvoir aller. Un demi Atarax fera l'affaire. Enfin ça c'est ce que je croyais. Je suis toujours sous pression, impression de vouloir déborder. Mon corps est comme un barrage prêt à céder... 2H37, Je n'ouvre pas les yeux, ils sont toujours ouverts. J'me relève, pupilles dilatées par l'obscurité. Je m'assois sur les toilettes couvercle baissé... quelques minutes après sur un tabouret. Le temps passe, il passe vite, les odeurs de viennoiseries se sont dissipées.

Je me dis que cette nouvelle parle beaucoup de moi. J voulais mettre les gens en lumière, leur amener une palette de couleurs, les peindre à un moment donné sous mon angle de vue particulier, avec ma sensibilité. Les montrer, eux qui se cachent, souvent par honte. Les montrer, Ok, dans leurs difficultés mais avec toute leur entièreté. Il ne faut pas s'excuser d'être malade, l'addiction ne doit pas les réduire aux produits. Facile à dire pour une pathologie qui les met au centre ! Ces gens, j'me dis qu'il faut que je leur demande, je n'ai pas le droit de les évoquer même anonymement, j'aurai cette impression d'en abuser. Je note quelques noms et des bribes de leurs histoires. Comment je fais il y en a une qu'est décédée ? Chaque chose en son temps, là il est temps de dormir...Le cachet, j'prends la deuxième moitié. Quelques minutes après enfin endormie.

Au réveil, mes mots vont enfin vous faire rencontrer les Héros tant attendus de la nouvelle. Pour cette journée je vais vous présenter M XY et Mme XX. C'est assez impersonnel. On va s'éloigner du caryotype de ces paires pour découvrir leurs couleurs chromatiques, plus poétiques. Comment je pourrais les appeler ? En tout cas, une femme et un homme pour l'équité ; une belle avancée de la société à encourager ! Ah si, aussi M 00666, L'homme, la Femme et le Prisonnier, une palette plus élargie de la société. Les « enfermés » dans leur(s) dépendance(s) pour deux d'entre eux malgré leur liberté. Monsieur « Côme vous voulez » et Mme « Jessie comme tout le monde ». Pardon pour cet écart quelque peu mauvais.

Mme Jessie, la quarantaine pas entamée. Elle fait partie de ces personnes « extras et ordinaires » que j'ai rencontrées. Bruyante, extravagante, violente, extrêmement déconnante mais d'une sensibilité et d'une créativité incroyable. La priorité avec elle, créer le lien, lui permettre d'échanger, d'offrir, d'exister autrement qu'autour des produits. Elle était pleine d'idée. Assez rapidement entre nous ça a matché. Madame, ce qu'elle voulait, c'était écrire un livre pour enfant.

Elle souhaitait que dans chacun de ses chapitres il y ait l'intervention d'un super héros pour sauver le protagoniste démuni. Elle parlait de « sauveurs de cauchemars ». Pour elle, sa vie c'était une nuit interminable. Je ne sais pas comment elle est parvenue à surmonter son histoire personnelle où s'accumule traumatismes ici réels. Son vécu c'est un camaïeu de douleurs, en parallèle de son corps tapissé de bleu. Corps qu'elle a peu entretenu, qu'elle a abimé, massacré, coupé, brulé. Corps qu'elle a essayé de soulager comme elle a pu. Rapidement, elle l'a rencontrée celle qui allait l'aider à traverser son cauchemar. Elle, son héroïne brune. Elle a pu l'envelopper, sur un temps la rassurer. Chose que ses parents ne lui ont jamais proposée. Elle a endormi ses maux pour la coucher, action magique de Nounours et du marchand de poudre. « Bonne nuit ma Petite ». C'est ainsi qu'elle a pensé et pansé une partie de sa vie.

De la distance elle tenait à laisser, entre le produit mais aussi avec autrui. Alcool, Cannabis, Cocaïne...par d'autres produits son héroïne a été remplacée, beaucoup de diversité et des mélanges pas toujours adaptés. Elle a pratiqué sous toutes les formes, substances bues, produits fumés, sniffés, injectés.

Madame aimait se plonger dans les Contes des mille et une nuits. En particulier, Ali Baba et les quarante voleurs, film avec Fernandel. Une grande fan, sa madeleine de Proust, son beau souvenir d'enfance dans son quotidien non rassurant.

Pas de Prince dans sa réalité, pas de relation sécurisée. Elle croyait pourtant l'avoir rencontré son Prince il y a trois années. A sa façon sans avoir les codes de l'amour, elle s'est inscrite dans une histoire qui n'a pas fait exception aux précédentes. Violentomètre en puissance dans ses relations avec les hommes, pas une réussite. Il et elle s'aimaient, mais ils s'aimaient mal. Un de leur combat Princier, chasser le dragon. Dans l'odeur nauséabonde de leur poudre chauffée au briquet. Ils étaient alliés, organisés, agglutinés près de la table basse du salon. Sous leurs yeux enfumés coulait la larme hypnotique d'une victoire au goût âpre et à la fois si légère. Un couple qui se construit et qui existe avec le produit, un trio en réalité. Vivre d'amour et d'eau fraîche n'était pas à leur image. Ce n'est pas comme cela qu'ils se sont construits, ce n'était pas leur mode de vie. Préférant la bière forte à cette eau effrayante, translucide, trop lucide. Refusant de se prendre en pleine face leur couple non viable. Durée de ce couple interminable pour moi témoin. Je trouvais ce temps qui s'étire dans cette violence insoutenable, pourtant je choisisais de ne pas casser le lien fragile avec Madame en ne réalisant pas de démarche de signalement. S'opposer à leur couple, c'était l'éloigner des soins et d'un espace de réflexion qui possiblement lui permettrait un jour de partir sur sa propre décision. Sur le moment je ne l'accepte pas mais accepte qu'elle l'accepte. Je ne peux m'empêcher de penser que ce hors temps n'est que le reflet d'un couple minable en réalité. Voici à présent ma culpabilité de les avoir jugés, mais jamais d'avoir rien fait. Choquant peut être.

Madame Jessie, son livre elle ne l'aura jamais sorti. Aujourd'hui son Héroïne, je veux la mettre en lumière, elle lui a fait du bien, beaucoup de mal aussi. Elle a été sa solution sur un temps donné. Sans elle, madame n'aurait pas pu avancer.

De mon bureau, elle ne passera plus la porte. Elle m'en aura raconté des Pipos (moins qu'elle en aura fumé) c'est le jeu aussi.

Mensonge comme instinct de survie. Cette femme, cette mère, cette patiente m'a touché. Elle m'a fait sourire et vice versa, passer de bons moments autour de la mise en place d'objectifs divers et variés. Je l'ai perçu son humanité dans son discours et son parler. Elle était brute, sauvage, authentique. Elle est parfois venue soignée, tenue adaptée qui montrait moins sa vulnérabilité. Sur ces périodes elle se mettait moins en danger. C'était une belle avancée. D'autre fois elle venait dépravée, odorante à souhait. Elle puait parfois le sexe ou le chien mouillé mais à chaque fois je l'ai écoutée. Parfois elle ne venait pas mais ce temps lui restait consacré, de loin, dans le rien. J'espérais pour elle que dans ces temps-là il ne lui soit rien arrivé. Je connaissais ses prises de risque, conso à risque infectieux, prostitution, dose exponentielle qui pouvait l'envoyer au ciel.

Elle se revendiquait indépendante forte, elle était dépendante et démunie. Mais quel courage. Prisonnière du produit, le choix elle ne l'avait pas. Elle a fait ce qu'elle a pu et aujourd'hui elle n'est plus. Je ne sais pas comment sa mort est arrivée, je ne sais pas comment son corps et sa mémoire ont été traités. Je pense à ses enfants, de qui souvent elle m'a parlé, je pense à son chien, ses animaux abandonnés. Il reste dans mon bureau un objet, preuve de son passage, de son existence, une de ses petites créations inspirées qu'elle avait réalisé avec précision. Elle voulait faire du beau, du parfait avec ses mains toutes craquées, brulées par ce crack qu'elle fumait. Ce petit objet, je vais prendre soin de le conserver.

Madame, aujourd'hui je veux vous rendre Hommage. Un grand respect à vous, j'espère enfin votre repos doux.

Madame était un peu un cliché, une personne que facilement le peuple pouvait juger. Sur sa tête c'était affichée, « regardez-moi je suis une droguée » et ça elle s'en défendait. Elle le défendait car c'était un moyen de garder de la distance ; au moins son rejet était contrôlé. Se baser sur l'apparence d'une personne pour en déduire qui elle est, assez réducteur mais humain. On préfère souvent porter un jugement ou de l'indifférence à ces personnes par peur de retrouver chez l'autre des points communs qui nous rappelleraient que dans cette situation possiblement on pourrait tomber.

Voyons maintenant celui qui nous ressemble ; Monsieur Côme tout le Monde. Une personne qui s'est en partie perdue dans le produit, une personne comme il y en a tant. Vous les croisez certainement dans la rue, sans le savoir, sans les juger, pourtant ils ont la même difficulté que Mme Jessie ci-dessus exposée.

Monsieur est un père de famille. Même âge que madame à quelques années près. Même génération avec des familles et une enfance opposées. Il lutte chaque jour et pour toujours contre sa dépendance à l'éthanol. Alcool qui a creusé un fossé entre ses enfants et lui, sa femme et lui, lui et qui il est. Au quotidien, il s'est enterré dans un mutisme lors des repas car il était déjà bourré. Yeux plongés dans son assiette pour ne pas croiser un regard inquiet. Inquiet de ses réactions si un verre se renverse, si une fourchette tombe, si un propos est mal interprété. De là, si une de ces actions s'inscrit dans la cuisine, c'est la colère qui domine. Alors ces repas c'est du silence, un silence malaisant. Un rabaissement de la famille dans des petites phrases cinglantes, ces genres de phrases avec regards noirs qui figent l'autre parce qu'il est abasourdi. Le sang se glace et rend l'autre chétif. Situation incontrôlable pour monsieur qui tente tant bien que mal de reprendre la main, avec maladresse, il se place en victime reportant la faute sur l'autre. Reconnaître son incapacité à gérer ses émotions serait un nouvel échec. Situation médiocre où tous font comme ils peuvent. Pourtant il l'aime sa famille. Dans le fond il explique ne pas être en colère contre eux mais contre lui-même. Ses mêmes ne répondent pas à ses normes. Pour lui c'est comme un loupé et c'est violent. Il a construit sa vie mécaniquement visant des objectifs sociétaux inconsciemment.

Monsieur Côme a tout, un travail, une maison, une famille. Qu'est ce qui fait qu'il va mal ? C'est encore plus culpabilisant pour lui. Est-ce qu'il a le droit d'aller mal ? C'est une question qu'il s'est posé parce qu'elle lui était souvent renvoyée. « Tu as tout, pourquoi t'es malheureux ». Caché dans son garage pour soi-disant bricoler, les bouteilles de whisky et les bières bues aux goulots se sont accumulées. Les unes après les autres pour ennuis et emmerdes oublier. Il se cachait mais tout le monde savait et le subissait. Il était plus le même après 17H, valait mieux l'éviter. Nombreux cabas pleins à craquer. Aller aux poubelles les vider serait un défi et une prise en compte de sa chute. Chaque bouteille qui tombe dans la benne à verre se répercute sur son orgueil. Un homme, pfff, un raté. Une image de lui brisée qui au fur et à mesure fait que monsieur s'est isolé. Cet homme il est sensible, attaché à ses valeurs familiales et au respect. Et surtout avant 17H, un papa parfait qui aime partager, rigoler.

C'est un homme, comme tant d'autres, dépassé par l'évolution de la société. Anxiété, dépression, sa conduite alcoolique en est la suite automatique. Est-ce qu'il a voulu mourir ? Non pas lui, mais d'autres dans cette situation avaient envie d'en finir.

En entretien il est la plupart du temps ouvert et plein d'humour, et d'autre fois extrêmement « plein », déçu de ses rechutes. Son physique donne de suite son état. Poches sous les yeux, teint rouge, visage bouffi, regard baissé, odeur d'alcool. Il attrape un stylo sur le bureau à manipuler et se met à parler de sa consommation sans détour. Il est usé. Des cures il en a fait. Aujourd'hui il est divorcé. Sa solitude lui est compliquée. Son whisky parfois redevient son vieux pote. Difficile de le laisser partir.

Il reconnaît aujourd'hui l'impact de l'alcool sur sa famille. A présent prêt à en parler mais

eux se sont éloignés. Il accepte leur rythme avec douleur et tente cette fois-ci d'y faire face sans breuvage. Il a compris aussi que sortir de sa dépendance n'est pas qu'une histoire de volonté. Il est seul face à sa difficulté et s'il veut s'en sortir c'est parce qu'il l'aura décidé ; pour lui-même. Maintenant lors des périodes de sobriété il reprend le pouvoir de penser aux autres.

Quel pourrait être l'impact pour son fils lorsqu'il deviendra papa? Voilà une des questions qu'il se pose. Lui ne boit pas, mais il a grandi avec un modèle torturé. Monsieur espère que le miroir va se briser. L'alcool peut faire des dégâts sur plusieurs générations qu'il soit présent ou non. Son souvenir dilué reflète dans sa robe, il est le juge tranchant de la naïveté et de l'innocence des enfants. Il réveille les colères enfouies et des nouvelles injustices ressenties. Mais n'y touchons pas à cet alcool, ce vin, ce cépage merveilleux, il est notre patrimoine. Il est vrai qu'il est bon, je ne demande pas une interdiction, mais qu'en matière de prévention, il soit étudié comme une substance à ne pas banaliser. Et là le gouvernement pourrait nous aider !

Ah non, d'autres sujets à traiter, il faut faire culpabiliser les fumeurs de joints, n'oublions pas qu'« ils ont du sang sur les mains ». Belle image d'une société qui retourne sa veste et qui ne prend pas en compte ses responsabilités. En matière de dépendance, tous responsables ! Des fois sans le vouloir on incite à la consommation, on juge un refus.

Certains sont passés devant le juge, c'est le cas de Monsieur, détenu 00666. A trente ans il a déjà un gros casier. Pris en flagrant délit, récidives à répétition. Diable ses deals, ses consommations.

Monsieur explique avoir grandi dans une cité, avec ses petits commerces de proximité, son école de quartier. Pas vraiment pensé pour être mélangé, il a eu l'impression d'être mis de côté par la société. Considéré comme un immigré alors que né sur le territoire français. Il a eu peur d'être « Kärchérisé ». Il explique n'appartenir à aucun Pays ; ni Français, ni Algérien et ça il en est désolé. Il a grandi avec la Télé, des publicités qui l'ont matrixé, des parents au boulot qui s'acharnaient et des corps fatigués pour chaque fin de mois compter le moindre centime du porte-monnaie. « Et le grand frère en bas du quartier qui dealait. Ça avait l'air simple, glorifiant. Il était connu et repéré. Argent facile, grosses sommes brasées, évolution vers une carrière internationale, dans sa Mercedes il brillait. Il mettait bien des raclés si les petits avaient le malheur de toucher ou de fumer sa petite herbe tant convoitée. Lui voulait protéger, mais par cela ont été attiré ». Vite l'école monsieur a arrêté pour se consacrer à l'appât du gain. Dans la vente il était très doué, vite les échelons il a monté. Dans les produits il s'est diversifié. Dans ses consommations, mise en place de nouvelles addictions. Un vrai chef d'entreprise, gestion d'équipe, trouver des nourrices pour ses produits à défaut d'en trouver pour ses enfants. Penser

sa future descendance, il n'a pas le temps ; penser sa dépendance non plus. L'argent lui brûle les doigts et vient masquer angoisse et anxiété. Toute émotion est en continu endormie par les produits. Faut pas flancher, ta réputation serait en danger. Quel rythme : 3 jours 24H sur 24, pas de place pour le repos, enchainement de traces de C, les unes après les autres. Un corps qui tolère chaque jour un peu plus l'intolérable. Plus de place pour la raison, pour d'autres envies, pour d'autres besoins même vitaux. Dormir, manger ne sont pas d'actualité. Mais le corps exprime un effondrement, il a épuisé ses ressources, il est temps d'aller se reposer avant de reprendre ce rythme effréné. Alcool, cocaïne adrénaline... Alcool, cocaïne, adrénaline... Les jours se répètent et la violence s'accroît, maintenant y'a plus de pitié, il est prêt à tout, même à tuer. Dire qu'au début son deal était pour consommer et ne pas s'endetter, aujourd'hui il en veut toujours plus. Ok, addict au produit mais encore plus à l'argent. Argent qui devient son refuge, la drogue est un moyen pour répondre à un besoin de réassurance et de sécurité. En plus là, il est quelqu'un car il est blindé. Il n'est pas forcément en accord avec ses actes parfois de cruauté, mais trop tard pour faire demi-tour, sa vie, sa famille pourraient être en danger. Sensation d'avoir été piégé. Alors les mains des autres il est prêt à broyer, à coup de marteau pour l'impressionner et lui montrer qu'il faut pas le prendre pour un con et l'entourlouper. Difficile pour moi lors des rencontres de comprendre cette manière de penser, valeurs différentes, impression de ne pas être câblé sur les mêmes données. Pourtant en parlant avec lui j'ai découvert un homme avec l'envie de changer.

Il en a peut-être eu des occasions, possibilités de faire autre chose de sa vie, il n'a pas su saisir sa chance, il le reconnaît. Attiré par la vitesse de la réussite, la société de consommation, les plaisirs, le pouvoir, le tout tout de suite... intolérance extrême à la frustration. Il ne veut pas se victimiser, et a même besoin de garder le contrôle de son image. Il reconnaît et assume ses choix, parfois avec regrets. Il n'a pas acquis les codes et règles communes. La loi de sa rue et ses croyances ont prévalu sur la loi nationale, les religions. Avant cette peine, il était Dieu ! Une image de lui qui se déconstruit un peu, dans son cas, en prison. Marre des incarcérations, de sa vie qui stagne. Les produits l'ont enfermé. Il évoque une impression d'un retard énorme et d'un temps perdu. Entre deux sorties, lorsqu'il croisait d'anciennes connaissances hors de son milieu de profits, il se sentait à côté. Il reconnaît avoir toujours tout tourné autour des produits. Pas de curiosité, d'ouverture d'esprit, pas de sujet de conversation qui font perdurer une relation. Bilan, Il n'a rien construit, à part peut-être un compte aux îles Caïman. Il n'en est pas heureux, rassuré peut-être, mais pas heureux.

Nos entretiens sont remplis de sensibilité, d'envie de calme. Il se projette dans un lieu ressource éloigné de la frénésie du monde. Il évoque une envie de vivre au calme avec un chien dans un petit chalet en montagne. Là, la peur le prend. Il se questionne souvent sur sa capacité à abandonner le côté financier et ses achats en excès. Il ne veut pas être un raté qui travaille pour une misère et être esclave d'un gouvernement qui de plus ne l'accepte pas vraiment.

J'ai souvent entendu sa voie usée, fatiguée par sa situation. Avec du recul, il peut peut-être

se dire que la beuh lui a coupé l'herbe sous le pied, lui traçant un avenir bancal. La fumée de ses produits lui a apporté un ciel embrumé, une respiration encombrée. Il a envie d'un horizon différent où il pourrait respirer, avancer.

Samedi, 4H53, pleine nuit, ça me reprend. Mon histoire se peaufine suite à des bribes de rêves et de pensées.

Je vois M 00666, quitter le centre de détention, fin de sa peine, enfin pour lui sa sortie. Il récupère ses affaires au vestiaire, dont cette bière. Celle qu'il a tant espéré retrouver. Pour son shit et sa cocaïne, fallait pas compter les récupérer! Il pleut, il est paumé mais heureux, on est jeudi 12 février. J'ai toujours vu ce monsieur comme un homme, ce jour aux yeux de la société, son numéro d'écrou n'est plus, il s'estompe avec la pluie qui lui glisse dessus. Comme si elle le nettoyait de l'encre qui sur lui avait bavé. Dans un journal ses faits avaient été racontés. Maintenant c'est bon il a payé. Il ne sait pas où aller, à gauche à droite, désorienté. Il sent qu'il lui reste une chose à réaliser. Il longe les champs qui contournent la prison et pour une dernière fois (il en est convaincu) échange avec les détenus. Juste quelques instants, comme un besoin. Face aux fenêtres des cellules, cette fois il fait partie du paysage du point de vue intérieur. Ça siffle, injure mais presque avec gentillesse malgré leur langage cru. Tchao les gars pense t'il tout bas. "A la vôtre" lance-t-il tout haut! Il ouvre sa cannette... « le pschiit » le ravi et le fait sourire. Il savoure sentir son bras qui la guide légèrement jusqu'à ses lèvres. Il n'en boit qu'une gorgée. Son lacet défait, il dépose la bière. Déboule, dont ne sais où, un chien qui le fait benner sur sa cannette qui se renverse sous un bruit d'alu froissé. "Putain fait chier", il parvient à en tirer 3,4 gorgées. Il tourne le dos aux prisonniers, qui se sont amicalement bien marrés. Il s'aventure sur cette petite route cabossée après avoir lancé un joli fuck gestualisé. Il rejoint la départementale avec son sac de prisonnier sur son épaule qui physiquement le désaxe. S'arrête une voiture, même pas le pouce levé. "Salut, vu la drache, vous ne voulez pas que je vous dépose quelque part" ? Alors là, surprise il ne s'y attendait pas! Le vouvoisement, la proposition... Il accepte assez froidement, glisse son paquetage dans le coffre de la voiture ; une Clio, loin est la Merco, il en est soulagé, étonné. Il essaie de se débarrasser du chien, ce boulet, qui depuis 30 minutes ne l'a pas lâché. Il arrive à fermer la portière, enfin de cette présence agaçante il est détaché. "Vous allez où?" Monsieur répond brièvement à la "gare" et rien de plus. La voiture redémarre, le bruit des essuie-glaces habille leur silence. Après quelques mètres un bruit de pneu crevé. La voiture est alors arrêtée près d'un vieux pommier sauvage déshabillé pour l'hiver. Tous deux sortent, installent la galette naturellement ensemble sans rien échanger. Le conducteur trouve sa croix, et devient un simple assistant laissant l'autre homme prendre des initiatives. Ce dernier saisit le Cric, surélève la voiture. Il pompe, le pilote l'abrite sous un parapluie malgré ses vêtements déjà

trempés. Un chiffon traîne dans le coffre et leur permettra de se nettoyer quelque peu les mains une fois l'enjoliveur réinstallé et la roue à plat au coffre. C'est par ce coffre resté ouvert que le chien s'est faufilé. Une fois les deux hommes réinstallés, il a aboyé. " Qu'est-ce que tu fous là toi?" Dans la voiture ça sent le chien mouillé. Pas de collier, pas de numéro tatoué. Un petit point commun vient d'en rapprocher deux (Heureusement la voiture est-elle immatriculée)."Je l'accompagnerai chez un véto après vous avoir déposé à la gare"... " Vous allez où ?" Monsieur répond, "aucune idée". " Moi, je ne sais pas non plus" les deux se sourient assez complices sur un air à peine audible d'une chanson de Pomme sortant du poste. Tout semble doux, l'ambiance est sereine. " Tu t'appelles comment ?" Demande le conducteur qui est naturellement passé au tutoiement. "Jessim, Jessim Ilion". "Enchanté"... "Pareil". Peu bavards... Pourtant on sent qu'ensemble ils se sentent bien, ils oublient le chien tranquillement endormi sur la banquette arrière. Tous deux paumés et sans but précis, ces deux jolies âmes se surprennent à rêver d'une destination commune.

Moi, après la suite je ne sais pas trop...

Mon prochain rdv avec Monsieur Côme n'est que dans 15 jours.

Fin février, retour de mes vacances, une enveloppe m'attend au CSAPA. Dessus il est inscrit l'adresse de la structure avec les mots "à l'intention de Mme BOULEAU".

Je l'ouvre... en sort une photographie. Deux hommes qui font clairement des têtes d'andouilles mais qui semblent hyper ravis. Des visages lumineux, des regards puissants bien qu'un peu déconnants, et des sourires comme on aime en voir tant. Les bras posés sur l'épaule de l'autre, ils sont imbriqués. Entre eux un chien. Un chien que je reconnais, un bâtard marron et noir à poil long, avec une marque particulière à l'œil gauche; le droit sur la photo. J'entends encore la voix de Mme Jessie qui me parle de lui, ce chien si gentil, avec une tache sur son pelage en forme de cœur dans laquelle est centré l'œil. " C'est un amour" me disait-elle.

Au derrière de ce trio immortalisé est annoté, " on va bien. Etonnant, en échangeant, on s'est rendu compte que nous connaissions une personne en commun ! On a trinqué à votre santé, mais raisonnablement ! Merci et A bientôt

Jessim, Côme et le chien Pomme."

Et s'ils savaient l'improbable, que leur compagnon de route ne m'était pas non plus inconnu.

Dans mon travail on est pas des supers héros et même si je relève notre impuissance face aux addictions je trouve notre action puissante. Des solutions « Type », on n'en a pas. On offre juste du temps pour penser, un lieu où l'autre est attendu et reconnu. Un espace-temps où l'on crée la rencontre avec autre chose que le produit ; juste entre humains pour que par la suite, ils osent à leur tour cette rencontre. Mais ça, ça reste ma croyance.